

Octobre 2011

Leur nom est bonds, eurobonds

Par **JACQUES DELORS**
Président
fondateur de
Notre Europe,
PERYENCHE BERÈS Députée
européenne,
YVES BERTONCINI
Secrétaire
général de
Notre Europe
et **DANIEL COHEN**
Professeur
à l'ENS

Une crise de la dette souveraine, si elle n'est pas traitée à la racine, menace la zone euro, conçue pour garantir la stabilité face aux désordres du monde. Quelles que soient les décisions à prendre en termes de recapitalisation des banques, il est vital que l'Union européenne et l'Union économique et monétaire se dotent à la fois de règles plus contraignantes et de moyens financiers qui confortent le rôle européen et international de l'euro. La création souvent évoquée d'obligations européennes jouerait un rôle déterminant sur ce registre, à condition de bien distinguer les défis de la zone euro et ceux de l'UE des Vingt-Sept, en mobilisant deux types d'obligations aux vocations différentes.

Des «eurobonds» émis par le Mécanisme européen de stabilité. Il s'agit d'abord de confirmer que la zone euro est le cadre privilégié d'une responsabilité conjointe et solidaire entre les Dix-Sept, tous confron-

Seule l'émission d'obligations européennes peut insuffler la dynamique d'investissement, créatrice d'emplois et contribuant au développement durable.

tés à une crise de la dette qui frappe la plupart des pays industrialisés. La mise en place du Fonds européen de stabilité financière a été un premier signe, de même que l'instauration du Mécanisme européen de stabilité (MES) à l'horizon 2013. Le MES doit désormais servir de socle technique et politique sur lequel bâtir un dispositif plus efficace. Le projet de traité sur

le MES prévoit une dotation en capital de 700 milliards d'euros (dont 80 milliards en capital libéré) et une capacité d'intervention de 500 milliards. Ces montants doivent être accrus si l'on veut casser la spéculation contre les Etats.

Un objectif raisonnable serait de permettre au MES d'émettre environ 3 000 milliards d'euro-obligations à moyen terme, soit une somme à la hauteur des défis actuels et potentiels créés par la crise de la dette. Il pourrait ainsi disposer de ressources équivalentes à environ 30% du PIB de la zone euro, de sorte qu'un tel surcroît de solidarité ne conduise pas à une déresponsabilisation des Etats, qui devraient continuer à mener des réformes structurelles, selon leurs spécificités, pour pouvoir bénéficier du MES. Cela permettrait à la zone euro de tirer parti d'un niveau d'endettement global (85% fin 2010) bien inférieur à celui des Etats-Unis, du Japon ou de la Grande-Bretagne. Ce dispositif aura un coût, notamment pour l'Allemagne, en termes de dotation en capital et de hausse potentielle du taux d'intérêt moyen d'achat de ces obligations. Ce coût sera aussi minoré par les effets d'échelle liés à un marché obligataire européen, dont la liquidité serait comparable à celle du marché des titres libellés en dollars, ce qui conforterait l'euro au niveau international. Au total, il apparaîtra limité au regard des coûts générés par les lenteurs et les imperfections de la coopération européenne depuis le début de la crise.

Des «Union bonds» émis par la Banque européenne d'investissement. Des obligations européennes doivent aussi être émises pour l'UE des Vingt-

Sept, cadre adapté au développement et à la mutualisation des dépenses d'avenir. Les besoins européens en matière d'environnement, d'infrastructures énergétiques, de transports et de communication, sont connus. Mais le déficit de coopération européenne a limité les investissements depuis vingt ans ; dans un contexte de finances publiques nationales durablement dégradées, seule l'émission d'obligations européennes est de nature à insuffler la dynamique d'investissement nécessaire, créatrice d'emplois et contribuant au développement durable.

Il s'agit là encore de bâtir à partir du socle des outils existants, et notamment de la Banque européenne d'investissement. La capacité de financement annuelle de cette dernière doit être portée à au moins 200 milliards d'euros (contre environ 80 aujourd'hui), via l'émission d'obligations et un renforcement du capital et des garanties apportés par les Etats membres. Une telle montée en puissance financière aura, elle aussi, un coût indirect pour ces Etats ; mais celui-ci sera réduit au regard des bénéfices directs liés à des investissements générateurs d'un surcroît d'activité ; il sera aussi limité au regard des incidences économiques et sociales très négatives qu'induirait la prolongation durable de l'atonie européenne.

Eurobonds et Union bonds : ainsi dotée d'instruments instituant une réelle protection contre les attaques spéculatives et préparant l'avenir de ses Etats et de ses citoyens, l'Union européenne aura adressé un double signal dont la clarté et l'ampleur paraissent seuls de nature à restaurer confiance et dynamisme en ces temps difficiles.

Europe must use bonds to fight the debt crisis on two fronts

To restore confidence, we need a financial surge of eurobonds in the short term and union bonds to cement the EU's future

Jacques Delors, Pervenche Berès, Yves Bertoncini and Daniel Cohen

guardian.co.uk, Tuesday 18 October 2011 09.00 BST



German chancellor Angela Merkel and Greek prime minister George Papandreou at debt crisis talks in Berlin, Germany. Photograph: Sean Gallup/Getty Images

Unless the sovereign debt crisis is addressed at its root, it is going to threaten the eurozone, which was conceived for stability in the midst of global disorder. Whatever the decisions in favour of banks' recapitalisation may be, it is essential for the EU and the economic and monetary union to have more constraining rules as well as more financial means to consolidate the European and international role of the euro.

In this perspective, the often mentioned creation of "eurobonds" would play a crucial role in the short term and would permanently strengthen the eurozone's overall architecture. But to make progress, we need to accurately identify the challenges facing the eurozone and the 27-strong EU, mobilising two different kinds of bonds serving two different purposes.

Eurobonds issued by the European stability mechanism

First of all, it is important to confirm that the eurozone is the priority framework for joint responsibility and solidarity among the 17, all of which are facing a debt crisis shared with a majority of the world's industrially advanced countries. The launch of the European financial stability facility is

a first sign, as indeed is the establishment of the European stability mechanism (ESM) for 2013. The ESM must now serve as the technical and political basis on which to build a more effective arrangement.

The ESM treaty plan provides for an endowment capital of €700bn (€80bn of which would consist of paid-up capital) and capacity for intervention worth €500bn. These sums must be increased if we are to smash the speculation that targets member countries.

A reasonable goal would be to allow the ESM to issue approximately 3 trillion medium-term "eurobonds" on the markets, starting with the same endowment capital – in other words, the kind of sum that can take on the current and potential challenges generated by the debt crisis. This way, it would have resources available to it worth around 30% of the eurozone's overall GDP, so that this increased solidarity would not prompt member states to shirk their responsibilities: in order to benefit from the ESM, they would have to continue pursuing structural reform, each in accordance with its specific issues. This would allow the eurozone to enjoy a comprehensive indebtment level (85% at the end of 2010) far lower than that of the US, Japan or the UK.

This mechanism would have a cost, particularly for Germany, in terms of endowment capital and of the potential rise in the interest rate that is the means for purchasing these bonds. But that cost will be mitigated by the effects of scale associated with a European bond market whose liquidity would be comparable to that of the market in bonds denominated in dollars, and this would help the euro at the international level.

Overall, the cost will seem limited by comparison with the costs generated by the sluggishness and the flaws in European co-operation since the start of the crisis. Issuing eurobonds will have to stimulate an improvement in the executive and parliamentary governance of the eurozone.

Union bonds issued by the European Investment Bank

European bonds must also be issued for the EU 27, the right framework for the development of future spending and therefore of European co-operation. Europe's requirements in the field of the environment, energy infrastructures, transport and communication are common knowledge.

But a deficit in co-operation is precisely what has been holding back investments for the past 20 years; in light of the lasting deterioration of the national public finance picture, the issue of European bonds is the only thing capable of inspiring the necessary investment dynamic needed to create jobs and to contribute to lasting development.

Here again, it is a matter of building on the basis of existing tools, in particular on the European Investment Bank, which is renowned for its expertise and know-how: its annual funding capability must be raised to at least €200bn (as opposed to today's figure of approximately €80bn) through the issue of bonds and through a boost both to its capital and to the guarantees put up by the member states.

A financial surge of this magnitude will also have an indirect cost for the member states, but that cost will be less than the direct benefits ensuing from investments, which generate an increase in immediate activity and important benefits in terms of endogenous growth in the medium term; it

will also be less than the extremely negative economic and social impact that would be occasioned by ongoing indolence on Europe's part.

Eurobonds and union bonds: thus equipped with tools offering real protection against speculative attacks and preparing the future of its member states and citizens, the EU will have issued a dual signal whose clarity and breadth appear to be the only factors capable of restoring confidence and dynamism in these difficult times.

ENTRETIEN

M. Delors dénonce le " coup de poker " de Sarkozy et Merkel

L'ancien président de la Commission européenne estime que Jean-Claude Trichet, le président de la BCE, " a sauvé l'euro "

Ancien président de la Commission européenne (1985-1994), Jacques Delors n'a cessé de militer pour une Union mieux équilibrée. Il propose de corriger les vices de construction de la zone euro en la transformant en zone de coopération renforcée, ce qui la doterait d'une capacité plus grande de décisions et de moyens.

L'euro est-il en danger ?

J'ai dit cet été que l'euro était au bord du gouffre. Je suis désolé d'avoir eu raison. Les Européens ont réagi trop tard, trop peu et dans un climat de cacophonie. Après l'accord du 21 juillet, que je trouvais plus à la hauteur des enjeux, je pensais que l'on convoquerait d'urgence les Parlements des dix-sept pays de l'Union monétaire pour que les mesures soient opérationnelles dès le mois d'août. Nenni !

Que pensez-vous de la recapitalisation réclamée aux banques européennes ?

C'est un coup de poker avec un petit côté " flambeur ". On joue le coup d'après - la recapitalisation des banques - sans avoir achevé le coup précédent - l'application de l'accord du 21 juillet.

J'essaye de comprendre. L'économiste Patrick Artus, en prenant l'hypothèse d'un défaut de 50 % pour la dette de la Grèce, a conclu qu'il n'y avait pas le feu au lac même s'il faudra, bien sûr, passer aux règles de Bâle III et renforcer la solidité des banques. Il n'en serait pas de même si la menace s'étendait à d'autres pays du sud de l'Europe. A moins que, selon la formule d'un célèbre humoriste, " on ne nous dise pas tout " ? Attention à l'effet domino ! L'assaut d'une spéculation irrationnelle peut-il être stoppé par des ressources rationnelles et d'application difficile comme la recapitalisation des banques ? Et dans quels délais pour imposer notre crédibilité aux marchés ?

Quelle est l'origine de la crise ?

La crise de l'euro est liée à la crise financière mondiale, mais aussi au vice de construction du système de l'euro.

En 1997, après avoir quitté la Commission, j'avais proposé, dans l'esprit du rapport Delors de 1989, de créer à côté du pôle monétaire (la Banque centrale indépendante et un pacte de stabilité) un pôle économique avec un pacte de coordination des politiques économiques. Si un tel équilibre avait été réalisé, le Conseil de l'euro se serait interrogé en temps utile sur la situation de la Grèce, sur la dette privée qui augmentait de façon inquiétante en Espagne, en Irlande et en Italie. Il aurait pu réagir.

Le tandem franco-allemand a-t-il été bénéfique ?

Si le coup de poker réussit, ce que je souhaite, il aura eu un rôle utile dans la mesure où les marchés auront retrouvé le calme. Mais je vois que les autres pays commencent à protester contre le " MERKOZY " ou la politique du fait accompli. Il est temps de redonner son rôle central à la méthode communautaire pour préparer les décisions et y associer tous les pays membres.

Que pensez-vous des remèdes imposés à la Grèce ?

On assiste au retour en force de l'esprit du consensus de Washington et des anciennes pratiques du FMI : " Apprendre aux pays en

difficulté à mourir guéri ". En trois ans, la Grèce aura perdu plus de 10 % de son produit intérieur brut (PIB). Quel effort raisonnable peut-elle réaliser dans ces conditions pour réduire son déficit ?

On lui demande de privatiser, mais qui ne connaît les vautours du marché ? Comment voulez-vous qu'un pays aux abois négocie au mieux ses privatisations ? Il aurait fallu mettre ses entreprises publiques dans une structure, les évaluer à un prix raisonnable, donner l'argent correspondant aux Grecs et consolider ces actifs et les vendre au bon moment. C'est du bon sens.

Le sauvetage de la Grèce va être douloureux ?

En effet, ce pays n'est présent que dans peu d'activités économiques dominantes dans le commerce international. Son problème de compétitivité est donc très spécifique. Il faut en tenir compte, car sauver le soldat grec, c'est sauver l'euro. C'est le préalable.

Les réticences de la Finlande ou de la Slovaquie à aider la Grèce annoncent-elles un repli nationaliste ?

L'ambiance n'est pas bonne et rappelle les années 1930. Le nationalisme rampant, le populisme agressif, la peur de la globalisation, tout cela remet en cause le contrat de mariage européen.

Pourtant, face aux menaces sur l'euro, comme aux risques de récession, la riposte allait de soi. Aux Etats membres, la rigueur incontournable, à l'Union, des actions de relance. Hélas, voyez les réticences sur les moyens budgétaires ou sur les eurobonds que même les marchés réclament !

Faut-il changer le traité ?

Je trouve encourageante la position de Mme Merkel en faveur d'un nouveau traité. Pour ma part, je donnerais la priorité à la transformation de l'eurozone en coopération renforcée (comme l'autorisent les traités), ce qui permettrait de doter l'UEM (Union économique et monétaire) d'une capacité plus grande de décision et des moyens nouveaux de coopération d'actions communes (y compris un fonds de régulation conjoncturelle) et aussi de sanctions.

Dans ce nouveau traité, on devrait prévoir la possibilité de sortir un pays de la zone euro avec une majorité surqualifiée de 75 %. Si une telle clause avait existé, les Finlandais et les Slovaques auraient réfléchi à deux fois avant de retarder les décisions. Avoir une monnaie commune implique en effet des devoirs plus exigeants.

Que pensez-vous de l'action de Jean-Claude Trichet à la tête de la Banque centrale européenne (BCE) ?

Nous avons eu des divergences, mais je lui tire mon chapeau. Lorsque la cacophonie l'emportait, il est intervenu sur le marché, il a rappelé à l'ordre l'Italie et mis en place une politique astucieuse de refinancement d'une partie limitée de la dette souveraine. Il a sauvé l'euro. La leçon à tirer est qu'une banque centrale doit avoir deux principes directeurs : la stabilité des prix et le contrôle de l'endettement privé et public. C'est ce second principe qui avait été oublié depuis 1999.

Croyez-vous à la thèse du complot anglo-saxon contre l'euro ?

A Washington, certains craignent que l'euro ne nuise à l'imperium du dollar. D'autres, plus théoriques, estiment qu'une monnaie ne peut exister sans Etat (fédéral, en l'espèce). Mais les membres de l'Union n'ont pas voulu aller plus loin dans les abandons de souveraineté.

Qu'attendez-vous du G20 ?

Qu'il prenne des décisions fondées sur un accord clair : le renforcement des moyens du FMI, la réglementation du système financier, et, en particulier, des exigences de garanties pour les banques " too big to fail " et la distinction entre banques de dépôts et banques d'affaires. Ce serait déjà une première et substantielle étape.

Propos recueillis par Alain Faujas et Claire Gatinois

© Le Monde

CLUBS & THINK-TANKS

La Lettre A N°1518 du 21/10/2011

Jacques Delors

Jacques Delors présidera, mi-novembre à Paris, le comité européen d'orientation du think-tank **Notre Europe**, qu'il a fondé il y a tout juste quinze ans. Entre trente et cinquante invités, chefs d'Etats, premiers ministres, hommes d'affaires et autres europhiles convaincus participeront à la rencontre du club, présidé depuis avril 2011 par **Antonio Vitorino** ([LLA n°1494](#)). **Pascal Lamy**, directeur général de l'**OMC**, **Etienne Davignon**, le président du discret et puissant club **Bilderberg**, ou encore **Philippe Lagayette**, ex-directeur de cabinet de Jacques Delors et président de la **Fondation de France**, en seront notamment les invités.

© Copyright Indigo Publications.

Reproduction et diffusion interdites (photocopie, Intranet, web, etc.) sans autorisation écrite.80172341

Jacques Delors

« Je ne suis pas le père de cet euro-là ! »

A l'heure où se joue le destin de l'Europe, entre sauvetage de l'euro et refonte de la gouvernance, le docteur Delors est toujours prêt à prodiguer ses bons soins. A 86 ans, dépositaire de l'héritage des pères de la construction européenne, dont il fut un inlassable serviteur, il est à la fois une mémoire et un garant du cap à tenir – celui d'une intégration toujours plus étroite des peuples. Il rappelle, non sans gouaille, les erreurs du passé, dont il ne s'estime pas comptable. Il s'inquiète pour l'avenir, aussi, tant ses concitoyens européens et leurs dirigeants ne lui semblent pas à la hauteur des défis d'un monde dont le Vieux Continent n'est plus le centre de gravité. Dans son bureau parisien du think tank Notre Europe, il développe un discours de la méthode, convaincu que rien n'est moins naturel que cet intérêt commun européen, sans cesse menacé par le choc des ambitions nationales.

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHE BARBIER,
JEAN-MICHEL DEMETZ ET BENJAMIN MASSE-STAMBERGER
PHOTO : JEAN-PAUL GUILLOTEAU POUR L'EXPRESS

12 | 26 OCTOBRE 2011 | L'EXPRESS N° 3147

Dans son dernier discours sur l'état de l'Union, votre actuel successeur à la tête de la Commission, José Manuel Barroso, a jugé que l'Union européenne traversait la pire crise depuis le début de sa construction. Faites-vous votre cette dramatisation ?

► Selon une tradition orale, passée d'une génération européenne à l'autre, l'Europe ne progresse que par les crises. La politique de la « chaise vide » du général de Gaulle a débouché sur un accord à Luxembourg ; la fin de la convertibilité du dollar en or a donné naissance au système monétaire européen ; la crise de langueur de la Communauté, avant mon arrivée à la Commission, a pris fin au sommet de Fontainebleau, en juin 1984, grâce à un Mitterrand magistral. L'inertie, à l'époque, était aussi grave que la crise brûlante que nous connaissons aujourd'hui. La différence, c'est que, cette fois-ci, la crise est globale et l'enjeu, la monnaie commune, plus élevé. Certes, quelques-uns, pour des raisons domestiques, ont intérêt à dramatiser afin de se poser en sauveurs. Mais force est de constater que les réponses de l'Europe ont été trop tardives, et insuffisantes. Les marchés ont besoin d'entendre une position claire. De plus, lorsqu'un paquet de mesures substantiel a été annoncé, le 21 juillet, il aurait fallu convoquer tout de suite les parlements nationaux et le mettre en application dès le mois d'août. C'est ce retard qui a aggravé la crise.

La création de l'euro, il y a une décennie, devait faire de l'Europe la zone la plus compétitive au monde. Comment a-t-on abouti à l'impasse actuelle ?

► J'ai toujours dit que l'union économique et monétaire ne suffirait pas à faire l'Europe politique. J'avais proposé, à côté d'un pilier monétaire, non un gouvernement économique – cela aurait été mentir à l'opinion, compte tenu notamment des préventions allemandes – mais un pacte de coordination des ●●●



JACQUES DELORS
Avec son think tank
Notre Europe,
l'ancien président
de la Commission de Bruxelles
veut être utile dans cette
période critique où se joue
le destin du continent.

« On est allé trop loin dans le duopole franco-allemand »

... politiques économiques animé par la Commission. J'avais rédigé en 1997, comme simple militant, un projet en ce sens ; il ne s'est rien passé. Car tous les pays étaient réticents à des abandons de souveraineté. Si ce pacte avait été entériné, les gouvernements se seraient aperçus, quelques années plus tard, que les statistiques grecques n'étaient pas justes et que l'endettement public et privé augmentait de façon dangereuse en Espagne, en Irlande... La crise actuelle de l'euro, c'est la faute aux Etats membres, pas à Bruxelles !

Et, en particulier, la faute aux dirigeants de la France et de l'Allemagne de l'époque, Jacques Chirac et Helmut Kohl ?

► Oui. Il aurait fallu se battre pour convaincre l'Allemagne que l'on pouvait avoir un pacte de coordination économique sans brider la Banque centrale. J'en dirai plus, un jour, sur les dirigeants français de l'époque. Pour l'heure, laissez-moi demeurer dans la discrétion.

Ce rendez-vous, raté en 1997, va-t-il enfin se présenter dans les prochaines semaines ?

► Je n'en sais rien. Mais il faut remédier au vice de construction originel, celui-là même que j'ai toujours combattu. On me qualifie souvent de père de l'euro, mais, moi, je ne suis pas le père de cet euro-là !

La pression de la crise aidant, voyez-vous aujourd'hui surgir la volonté politique qui faisait défaut hier ?

► L'intérêt que le monde entier porte au sort de l'euro fait aujourd'hui refluer de nouvelles idées fortes : j'entends désormais parler de fédéralisme, de mise en place de deux zones euro, de ministre des Finances européen – la belle blague ! Ah ! ils regorgent de belles idées, nos politiques !

Mais, vous-même, que préconisez-vous ?

► Il faut transformer la zone euro en un espace de coopération renforcée et l'organiser de manière qu'au sein de cette zone l'on puisse bien préparer en amont les décisions, puis être capable de les prendre et enfin de les appliquer. Cet objectif implique un retour à la méthode communautaire,



COMPILICES En marge du Sommet européen de Bruxelles, le 23 octobre, Angela Merkel félicite l'heureux nouveau père.

Souvenirs, souvenirs... Sur la création d'Erasmus, le programme d'échanges des étudiants

« Quand j'ai présenté ce programme à Mme Thatcher, alors présidente en exercice du Conseil européen, elle a rechigné : "Vous savez, les ministres eux-mêmes ne sont pas d'accord, ça va coûter de l'argent..." J'ai répondu : "Eh bien Madame, lors de la conférence de presse que nous donnerons tout à l'heure, j'expliquerai que je retire ce programme, puisque les gouvernements ne veulent pas multiplier les échanges d'étudiants." Ouuh ! Mme Thatcher a fait adopter une résolution par le Conseil européen et Erasmus a pu voir le jour. »

c'est-à-dire qu'il faut redonner à la Commission européenne le pouvoir d'initiative. Car on est allé trop loin dans le duopole franco-allemand. Or, pour construire l'Europe, le « comment faire » est aussi important que le « que faire ». Moi, en tout cas, j'y consacrais plus de temps. Dynamiser la construction européenne suppose de se doter d'instruments, de pouvoir imposer des sanctions aux Etats qui ne suivent pas les règles minimales nécessaires et de se pourvoir d'un fonds de régulation conjoncturelle, qui, au besoin, permettrait de stimuler l'activité et la création d'emplois.

C'est le schéma de sortie de crise que l'on voit s'esquisser dans ses grandes lignes...

► Encore faut-il concilier l'union et la diversité : par exemple, comment imposer des règles communes sur la retraite à des pays qui ont des démographies divergentes ? C'est la Commission qui est la mieux placée pour réaliser ce dosage, car elle est chargée de l'intérêt européen.

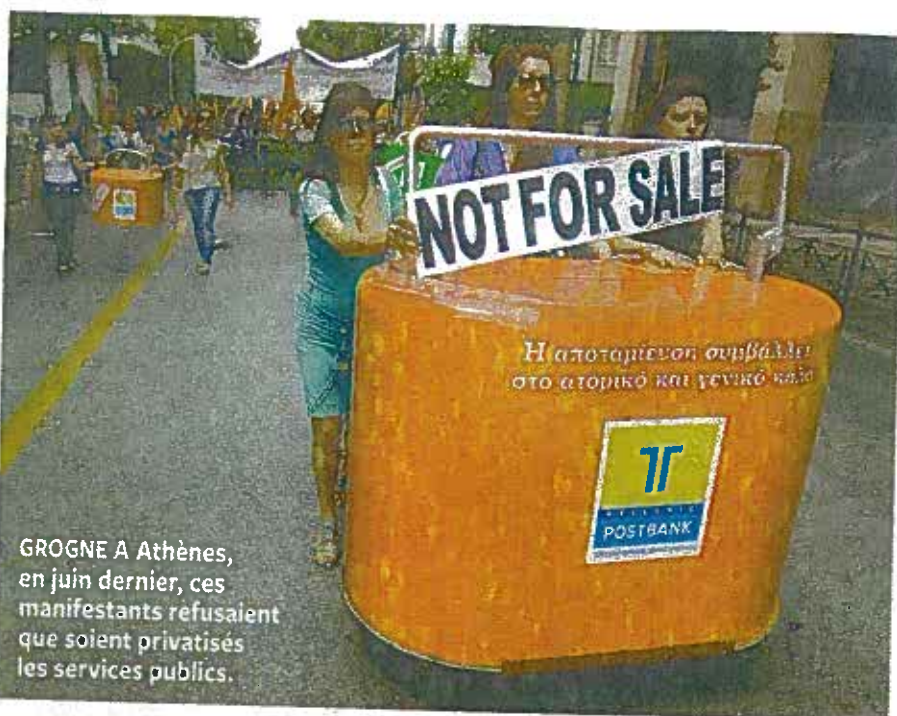
Comment éviter qu'un seul pays ne bloque la prise de décision ?

► Il faut passer à la majorité qualifiée. Cela m'a rendu furieux de voir que la Finlande et la Slovaquie ont retardé le cours des choses. C'est pour cela que je voudrais, pour l'avenir, un moyen de faire sortir ceux qui n'appliquent pas les règles. Par ailleurs, le prochain président de la République française devra expliquer à un pays ombrageux comme le nôtre que le progrès passe par une ...

Jacques Delors

EN 6 DATES

1925 Naissance à Paris. **1969** Chargé de mission auprès de Jacques Chaban-Delmas, Premier ministre. **1974** Adhère au Parti socialiste. **1981-1984** Ministre de l'Economie, des Finances et du Budget (à partir de 1983). **1985-1994** Président de la Commission européenne. **1996** Fonde le think tank Notre Europe.



GROGNE A Athènes, en juin dernier, ces manifestants refusaient que soient privatisés les services publics.

« Comment éviter qu'une Grèce aux abois ne soit la victime des vautours ? »

ce qu'ont porté quatre générations – le remords, le souci d'une démocratie exemplaire – et ne cache plus son complexe de supériorité.

Cela veut-il dire que Paris doit changer d'attitude à l'égard de Berlin ?

► Ce n'est pas une question d'entente entre les deux chefs, qui trouveront toujours des accords diplomatiques traditionnels, du type de ceux qui régissent les rapports entre monstres froids. Ce qui est grave, c'est l'absence de dialogue à tous les niveaux entre

Français et Allemands. Il faut susciter un besoin de se parler.

La nouvelle organisation européenne que vous appelez de vos vœux nécessite-t-elle un nouveau traité ?

► Non. Utilisons le traité de Lisbonne et jouons la coopération renforcée à l'intérieur de l'eurozone. Mais, dans l'urgence, compte tenu de la pression des marchés, ne faut-il pas, pour quelques mois, que la coopération renforcée passe par un magistère franco-allemand ?

► Non. La chancelière Merkel préconise la méthode intergouvernementale. Mais, sans méthode communautaire, l'Europe ne peut avancer. C'est grâce au droit d'initiative de la Commission que j'ai pu, par exemple, faire adopter le programme Erasmus (voir l'encadré page 14).

Quelle médication prescrire à la Grèce ?

► Si j'avais été en situation, je ne sais pas si j'aurais laissé entrer la Grèce dans la zone euro. Rappelez-vous aussi que c'est Valéry Giscard d'Estaing qui a fait entrer ce pays dans la Communauté européenne ; la Commission, à l'époque, avait formulé un avis plutôt négatif. Mais, bon, la Grèce est là. Même s'il nous énerve avec son art de la fraude fiscale, il faut sauver le soldat grec. Sinon c'est la débâcle. Si la Grèce saute, je ne réponds plus de rien. Pour l'éviter, il faut reléguer en seconde ligne les technocrates qui aiment voir les pays en difficulté mourir guéris. Ce pays a déjà perdu 10 % de sa richesse nationale depuis trois ans : il faut s'ajuster à ce recul. Enfin, attention aux privatisations ! Comment voulez-vous qu'un pays aux abois ne soit pas la victime des grands loulous ●●●

●●● discipline commune. Notre marge de décision est aussi fonction de la solidarité que nous devons manifester avec la zone euro : si, demain, le nouveau Conseil de la zone euro trouve qu'il n'y a pas assez de stimulation de la croissance en France ou que, au contraire, il y a un laisser-aller dans l'endettement, Paris devra apporter sa contribution. Ou s'exposer à des sanctions. On peut ainsi imaginer qu'un pays qui ne suivrait pas la discipline commune serait privé d'une partie des fonds structurels. Tout cela, je le répète, suppose un effort de pédagogie. Depuis trente ans, nos présidents se rendent aux sommets européens sans que soit organisé un débat, avant ou après, au Parlement. Or je suis sûr que, si la représentation nationale était davantage associée, il y aurait moins d'indifférence et d'hostilité dans l'opinion.

Le schéma que vous esquissez est-il celui du fédéralisme budgétaire ?

► Non. L'Europe telle que je la vois, c'est une fédération des Etats-nations, mais qui emprunte au système fédéral ce qu'il comporte de positif pour faciliter la prise de décision.

En deux décennies, l'Allemagne a-t-elle changé vis-à-vis de la construction européenne ?

► La société allemande a changé. Pour des hommes comme Adenauer, Schmidt et Kohl, l'Europe lavait plus blanc. Par la suite, après l'élargissement qui l'a placée au centre de l'Europe et grâce à une économie performante et disciplinée, l'Allemagne a regardé ailleurs. Lorsque j'étais président de la Commission, je pouvais toujours m'attendre à une concession allemande. Aujourd'hui, je n'en sais rien. La société allemande s'est éloignée de

Souvenirs, souvenirs...

Sur le programme d'aide alimentaire européenne aux plus démunis

« L'hiver 1987 était particulièrement rigoureux. Tout le monde n'était pas d'accord mais c'était dans les compétences de la Commission. J'ai donc fait adopter la décision de créer ce programme européen et l'ai fait ensuite ratifier par le Conseil des ministres. C'est particulièrement lamentable de voir aujourd'hui que pour économiser 370 millions d'euros, on va aggraver la mauvaise image de l'Europe aux yeux des citoyens. C'est vraiment lamentable. »

Sur Jean Monnet

« Il me disait : "Allez marcher dans la forêt. C'est en cheminant sous les arbres que viennent les idées." »

« Les Européens ont opté pour le déclin avec une superbe qui m'étonne »

●●● et autres vautours qui vont se présenter ? Mieux vaudrait que l'on place les actifs à privatiser dans une structure de défaisance et donner immédiatement à la Grèce les fonds correspondants.

Quelle somme mettre dans le Fonds européen de stabilité financière ?

► Je suis d'accord avec les Allemands, lesquels ne peuvent admettre que ce Fonds se refinance auprès de la Banque centrale, qui émettrait de la monnaie. La solution passe par la naissance d'eurobonds. Cette solution a deux avantages : elle permet de baisser le cours de l'argent pour certains pays et de créer un marché international d'obligations libellées en euros, sans lequel une monnaie internationale ne peut pas exister. Il est évident qu'il faut prendre deux précautions : on ne peut mutualiser qu'une partie de la dette, et les pays bénéficiaires devront trouver une compensation pour l'Allemagne, qui paiera un taux légèrement plus élevé pour sa propre dette.

Le risque des eurobonds est de voir des pays peu vertueux se réendetter sans risque et retomber dans un cercle vicieux...

► Non, car on le ferait seulement pour la période où la spéculation menace, mais pas après. Cet accès aux eurobonds serait conditionné à une marche des Etats vers l'assainissement budgétaire. L'un sans l'autre, non !

Pour réindustrialiser l'Europe, faut-il renouer avec le protectionnisme ?

► La France réalise 60 % de ses échanges au sein de l'Europe. Faut-il inverser cette tendance ? Certes, nous avons des problèmes de puissance à puissance avec la Chine et la Russie. Et il faudra les régler. Malheureusement, l'Europe n'a pas de politique extérieure commune. Les Européens n'ont pas compris que, depuis les années 1970, ils ont à choisir entre le déclin et la survie. Or, malgré leurs beaux discours, ils ont opté pour le déclin avec une superbe qui m'étonne toujours. La crise de l'euro occulte d'ailleurs tous les autres domaines où, hélas, l'Europe est passive : l'énergie, l'éducation, l'avenir des relations avec la Russie, la Chine, la Turquie... Les Européens devraient être à la fois humbles et forts pour s'ouvrir au monde. Car la Chine



EXACERBATION

La colère contre le système financier ne faiblit pas. Ici, le 15 octobre, à Francfort.

Souvenirs, souvenirs...

Sur Tommaso Padoa-Schioppa (ancien haut fonctionnaire à la Commission, ancien ministre italien de l'Economie, ancien président de Notre Europe, décédé en décembre 2010)

« Il disait toujours : "Au point où nous sommes arrivés, aux Etats la rigueur, à l'Union la relance !" Les Etats ne peuvent pas faire autrement dans le présent contexte. Mais l'Union a les moyens, par le budget et par l'emprunt (les eurobonds), de renforcer les bases de la croissance. »

et la Russie, on le voit bien, sont animées par un réflexe de puissance. Seule l'Union fait la force des Européens.

Faut-il freiner l'élargissement ?

► Non, mais il faut introduire la différenciation. Je rappelle le théorème de Hans Genscher [ministre des Affaires étrangères d'Helmut Kohl] : aucun pays ne peut obliger les autres à aller jusqu'où lui veut aller ; mais les pays qui ne veulent pas aller plus loin ne peuvent empêcher les autres de le faire. Sans cette différenciation, on n'aurait jamais eu Schengen, l'euro, le volet social du traité de Maastricht...

Vous semble-t-il qu'en France il demeure une différence entre la droite et la gauche sur la politique européenne ?

► Oui, mais les hommes politiques français ont un point commun : ils n'aiment ni ne comprennent les institutions européennes. Sauf Giscard d'Estaing et Mitterrand, auxquels, sur ce dernier point, on peut donner une mention honorable.

Pas plus ?

► Non. En revanche, en ce qui concerne ce qu'ils ont réalisé pour l'Europe, on peut décerner une mention bien à chacun.

Aujourd'hui, à lire les programmes des grands partis, c'est, à quelques outils près, la même chose...

► C'est l'Europe de ceux qui, comme disait le général de Gaulle, sautent comme des cabris !

De manière plus générale, le PS ne s'est-il pas aligné sur vos idées, ainsi que l'a montré la primaire ?

► Certains socialistes ont toujours dit que j'étais un grand pédagogue, pas un politique. Je le prends pour un compliment. ●

ARTE

27/10/2011

Jacques Delors : « La coopération est le chaînant manquant »

Le prix Theodor-Wanner a été remis à l'ancien président de la Commission Européenne Jacques Delors le 27 octobre à Berlin. Ce prix est remis chaque année par l'IFA (Institut pour les relations étrangères) à une personne qui s'est distinguée par son engagement pour la compréhension entre les peuples et leurs cultures. Le prix Theodor-Wanner 2011 va donc à Jacques Delors, qui lorsqu'il occupa le poste de président de la Commission Européenne, a réussi à faire sortir l'Europe d'une phase de stagnation, avant d'offrir à l'Union des perspectives nouvelles grâce au traité de Maastricht. La dote de 5.000 Euro du prix bénéficiera au Think-Tank fondé par Jacques Delors : "Notre Europe".

A cette occasion, l'ancien président de la Commission européenne nous a accordé un entretien exclusif. Du haut de sa haute expérience en matière de politique européenne, il nous livre son sentiment sur la crise de la dette, les difficultés de l'Europe à s'entendre sur une solution et les répercussion de ce moment délicat sur la "maison Europe".